

Oto Oltvanji

LE CHAMP DES MÉDUSES



Traduit du serbe par Slavica Pantić-Lew

Agullo

« *Tako sam od skeptika postao Skeptik.* »

« *C'est comme ça qu'un sceptique est devenu le Sceptique.* »

Le Champ des méduses

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

Ouvrage publié sous le titre original de
Polje meduza

© Oto Oltvanji, 2023

© Agullo Éditions, 2026 pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Cyril Favory

Image de couverture : Cyril Favory

Oto Oltvanji

Le Champ des méduses

Traduit du serbe par
Slavica Pantić-Lew

Agullo

Celui-ci est pour papa

1.

COMMENT JE L'AI RENCONTRÉE

1

J'ai toujours pensé que l'expression « au mauvais endroit, au mauvais moment » était une exagération inutile. Il suffit de se retrouver au mauvais endroit à n'importe quel moment ou d'être au mauvais moment n'importe où pour qu'il vous arrive malheur. Si, en plus d'être au mauvais endroit, vous y êtes au mauvais moment ? Peut-être que vous vous en sortirez. Peut-être que tout finira par s'arranger juste comme il faut.

2

Le moment était le dernier jeudi d'octobre 2009, l'endroit le wagon-bar du train Belgrade-Bar, et pour moi l'un des deux était mauvais. À l'époque je n'étais pas encore le Sceptique, j'étais juste un sceptique : je portais encore un appareil photo numérique avec moi, n'étais sur aucun réseau social, planifiais ma vie plus d'un mois à l'avance.

Si je n'avais pas cherché à sauver ma carrière de journaliste en me rendant au Monténégro en personne pour parler avec ma source, je ne l'aurais pas rencontrée. Si je n'en avais

pas eu marre de parcourir ce trajet en voiture, je ne l'aurais pas rencontrée. Or là, elle m'a mis sous le nez un verre de quelque chose de rouge-marron, translucide. Une seule boisson a cet aspect et cette odeur.

— Du *vinjak*¹? ai-je demandé. J'en bois plus depuis que je me suis rendu compte qu'il me faisait hurler au beau milieu de la nuit en me réveillant et moi et les autres.

Elle m'a porté un toast.

— Puisses-tu réveiller tout le train cette nuit.

3

Elle a dit qu'elle s'appelait Lana Manić. Elle n'avait pas de remarque drôle à faire sur mon nom de famille, et moi je n'ai pas montré que le sien m'était familier.

Son escorte n'avait pas apprécié qu'elle ait soudainement changé de compagnie. Les deux hommes faisaient la moue, un grand et un autre plus grand encore, tous deux bruns, sourcils épais, nez pointus et mâchoires couvertes d'ombres, quoique fraîchement rasées. Le plus menu avait l'air d'avoir rétréci au lavage, sinon ils étaient identiques, comme des frères maudits. Je ne me suis pas laissé duper par leurs vestes scintillantes en les croyant inoffensifs, mais qu'auraient-ils pu faire d'autre? Elle était passée à ma table comme envoûtée, incapable de résister à l'impulsion, tout comme elle avait probablement rejoint la leur. Lorsque j'avais pénétré dans le wagon, ils buvaient ensemble, mais n'avaient pas l'air de se connaître.

J'ai cillé, et elle était déjà là. Je n'ai jamais su exactement ce qui l'avait attirée : mon apparence sage avec une épaule

1 Eau-de-vie de vin, l'équivalent du cognac français, produite par l'entreprise serbe Rubin. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

fiable pour pleurer, ou la possibilité pour moi de pleurer sur la sienne. Peut-être juste le fait que je n'étais pas les deux autres. Elle ne s'est pas détournée de moi aussi rapidement que d'eux.

Ce comportement était sans doute trop risqué pour cette fille blonde et pâlotte aux yeux noirs qui cachait quelque part en elle une bonne enfant. Il fallait qu'elle tripote quelque chose en permanence : elle jouait avec un paquet de cigarettes, un briquet, une clé sur laquelle le serpent d'Alfa Romeo était bien en vue.

— Tu voyages en train, mais tu as aussi embarqué ta bagnole ? ai-je dit.

— La meilleure décision que la compagnie ferroviaire ait jamais prise a été d'inclure dans sa rame un wagon pour les voitures. Je me mettrais une balle dans la tête si je devais conduire une fois de plus le long du canyon de Morača. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu aurais su, tu aurais embarqué la tienne ?

— Je songe à vendre la mienne.

Ella a haussé les sourcils.

— J'ai envie de me mettre à marcher partout, mais je n'ose pas, ai-je dit, et c'était vrai.

On a trinqué. Une boucle de cheveux s'est entortillée sur son front, comme si on s'apprêtait à danser le charleston. Le plus grand de ses compagnons de route voulait danser aussi, mais avec moi. Il s'est approché et a respiré au creux de mon oreille.

— Allez, dégage, a-t-il murmuré.

— Je ne vais pas être long, ai-je dit. Mes feux de détresse sont allumés.

Une ombre a traversé ses yeux. Il a légèrement levé son épaule, comme pour se préparer à lever le bras, alors que moi je luttai contre l'incertitude d'un coup en attendant d'en recevoir un. Mais une fois de plus, celui-ci n'est pas arrivé.

À chaque fois j'étais un peu déçu. En fait, s'il n'a pas levé le bras, c'était uniquement parce que Lana s'est interposée.

— Je peux maintenant? a-t-elle demandé, se penchant innocemment vers moi.

Le grand a abandonné et s'est retiré en maugréant. Lorsque j'ai jeté un œil à notre table, je n'ai plus revu ses clés de voiture. Je ne le sentais pas encore, mais le *vinjak* semblait avoir commencé à agir.

— Tu crois que c'était sage? a-t-elle murmuré à mon oreille, l'haleine chaude et douce.

J'ai haussé les épaules.

— Une moitié de ma famille est sage, l'autre croit l'être. Je ne sais jamais laquelle parle à travers moi, alors j'essaie de ne pas faire le malin. Parfois ça ne me réussit pas.

Elle m'a fixé du regard.

— Allez, on se reprend un verre.

Le plus petit des deux a lâché l'affaire et a quitté le wagon, tandis que le plus grand est resté à nous faire la mine. Un autre verre plus tard, Lana a dit :

— Je dois te révéler un secret, mais tu ne dois le dire à personne. Mon père et mon frère...

— Ces deux-là?

Elle a fait un geste de la main comme pour chasser une mouche.

— Mais non, mon père et mon frère à la maison. Ils ne savent pas que je suis en train de faire ça.

— Et qu'est-ce que t'es en train de faire?

Le regard vitreux et le sourire figé, elle a refait le même geste de la main, plus large celui-ci, incluant elle-même, moi, les deux grincheux et le train en mouvement, sa fuite tout entière, comment ça, je ne comprenais pas?

— Je suis heureuse d'être là en ce moment, a-t-elle dit. Quelle est ta plus grande réussite dans la vie?

J'ai dû y réfléchir.

— Peut-être d’avoir raccompagné le dernier Slovène de la JNA².

Ella a trouvé ça drôle. Elle a demandé qu’on trinque à nouveau, pour le Slovène, et nous l’avons fait, je n’avais rien contre. Je suis sûr qu’Aleš non plus.

4

J’avais presque 40 ans, elle presque 30. Deux fois j’avais été sur le point de me marier, elle jamais. Elle en avait de la chance, je lui ai dit.

— Tu fais plus jeune que ton âge, a-t-elle dit.

— C’est parce que les années 90 ne comptent pas.

À la lumière de la gare que nous venions de passer, contrairement à la lumière tamisée dans le wagon, l’espace d’un instant, j’ai vu que la couleur des pointes de ses cheveux tirait vers la fraise mûre. Je ne l’aurais jamais qualifiée de rousse, mais les véritables blonds la considéraient assurément comme une bizarrerie.

Le plus petit, grognon, est revenu et s’est invité à notre table en nous demandant ce que nous voulions boire, il souhaitait se racheter pour le comportement du plus grand. Nous lui avons assuré que tout allait bien. Lorsqu’il nous a quittés, soudain j’ai revu les clés de voiture de Lana sur la table. Il était temps pour un autre *vinjak*.

Je lui parlais du pacifisme comme de la seule bonne philosophie, lui racontais pourquoi je me laissais pousser la barbe et qu’un jour les vinyles seraient de retour. Elle me disait que les livres qui finissent mal sont les meilleurs, pourquoi

2 Jugoslovenska narodna armija : l’Armée populaire yougoslave, l’armée de la République fédérative socialiste de Yougoslavie (RFSY), avant son démantèlement.

elle mangeait de la purée de marrons même en été, qu'elle remonterait le temps pour corriger seulement deux erreurs dans sa vie.

— Alors, tu vas rouler vers où quand on arrive à destination ? ai-je demandé.

— À Kotor, chez ma mère. Elle ne vit plus avec nous.

— Tu restes chez elle ?

— Quelques jours. Après je continue ma balade en voiture, je n'ai pas encore décidé où. Je dois me reposer. J'ai démissionné, tu sais.

Elle a posé son doigt sur ses lèvres.

— Ça alors, t'en as des secrets.

— Il fallait que je le fasse, c'est mon père qui m'avait trouvé ce travail. (Elle a fixé son verre vide.) C'est mon père qui a trouvé tous mes jobs. Mais celui-là n'était pas le bon.

— À chaque fois que j'entends que quelqu'un a démissionné, ai-je dit, j'ai une envie irrésistible de le féliciter.

— Merci. (Elle a sorti une poignée de billets et les a posés sur la table.) Je dois y aller maintenant.

Je n'ai pas réussi à cacher ma déception.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Il faut que je sois capable de conduire demain matin. Au fait, le numéro de mon compartiment est le 13. On ne rigole pas avec ce nombre-là.

Après s'être éloignée de la table elle a titubé, en partie parce que le train entrait dans un virage, en partie parce qu'elle l'aurait fait de toute manière. Je l'ai attrapée par l'avant-bras pour la retenir et, de sa paume, elle a effleuré l'arrière de mon bras, adoptant de bon gré un nouvel objet à palper. Elle m'a caressé légèrement comme pour récompenser un cheval obéissant, me révélant une zone dont j'ignorais moi-même l'existence. Elle m'avait réveillé.

— Ça va ? ai-je demandé.

— Et toi ?

Dès qu'elle a refermé la porte du wagon derrière elle, le grand et le plus grand se sont levés pour régler. Je les ai suivis du regard à travers la petite fenêtre sur la porte, mais ils sont passés à côté de son compartiment sans le regarder.

Je suis resté seul dans le wagon-bar. Je ne savais pas quoi faire, du coup j'ai commandé un *vinjak*.

Rester assis dans un bar non accompagné ne me dérangeait pas. Dans ce bar ambulante, chaque fois que je m'appuyais du coude contre la fenêtre, j'essayais de ne pas toucher la saleté déposée par les voyageurs passés par là avant moi. Chaque voyageur laissait derrière lui une trace. Dans la vie et dans le travail, je dépendais des traces, mais ici il y en avait beaucoup trop.

Le numéro de son compartiment en était une. Je ne savais pas quoi en faire. J'avais envie de frapper à sa porte même si elle n'était sans doute pas seule, mais je ne l'ai pas fait. Ce soir-là, elle avait l'air de tout faire par défi. Je refusais d'être son défi. Lorsque j'ai finalement demandé à payer la note, j'ai accepté la saleté des autres en laissant un peu de la mienne.

5

J'ai été réveillé par un cri dans la nuit. Mon cri.

Ça s'est produit si soudainement que ça m'a surpris. Ça me surprenait toujours. Le hurlement résonnait encore dans mes oreilles, c'est comme ça que je savais qu'il était fort.

L'inconnu dans le lit à côté du mien m'a dit depuis son coin sombre :

— Tu es fou.

— Désolé, ai-je murmuré. Dors.

À ce moment-là, je le savais. J'en avais fini avec le *vinjak*.

Dormir dans le train n'avait pas beaucoup changé depuis la première fois que je l'avais fait, juste avant de

partir à l'armée. J'avais travaillé tout cet été-là dans une usine d'échiquiers pour gagner de quoi payer un voyage en Allemagne, le pays le plus proche où je pouvais acheter les disques vinyles que je voulais. J'ai dormi pendant tout le trajet, changé deux fois de compagnon de route, eu une demi-journée pour flâner dans les magasins, acheté une vingtaine de vinyles en dépensant tout l'argent que j'avais économisé, avant de retourner dans le train et de dormir pendant tout le trajet du retour. Je pensais que ça en valait la peine, car je croyais que c'était ma dernière rencontre avec la liberté. J'ai réussi à préserver la plupart de ces disques.

Dans le train pour Bar j'avais dormi trop peu pour avoir la gueule de bois ; techniquement, j'étais encore saoul. J'allais pour sortir dans le couloir et respirer un peu d'air frais, et je me suis interrompu lorsque le grand et le plus grand sont passés devant ma porte d'un pas assuré. J'ai regardé ma montre. Il était deux heures et demie.

Cette fois ils ont ralenti devant le compartiment de Lana. J'ai passé la tête dans le couloir et les ai vus qui marmonnaient entre eux. Un instant, j'ai pensé qu'ils allaient essayer d'ouvrir la porte, mais ils ont continué leur chemin, dans le sens opposé, vers le wagon porte-automobiles. Après avoir compté dans ma tête jusqu'à dix, je suis parti dans cette direction.

Le cheminot chargé de surveiller le porte-auto leur a serré la main. Le grand lui a remis une enveloppe rectangulaire que celui-ci a habilement fourrée dans la poche intérieure de sa veste de travail. Quand il m'a repéré, il les a laissés entrer à l'intérieur et a refermé la porte. J'ai marché jusqu'au bout du couloir, ai tourné vers les toilettes et y suis entré. J'ai compté jusqu'à dix.

En passant à nouveau près du porte-auto, j'y ai jeté un œil par une petite fenêtre : sur le plancher inférieur, les deux types, têtes plongées dans le coffre ouvert d'une Alfa verte, étaient en train de le fouiller. Assis sur une grosse malle en

métal, le cheminot mangeait une pomme. Je suis retourné dans mon compartiment et j'ai dormi comme un bébé jusqu'au matin, malgré les ronflements de mon compagnon de voyage.

6

— Tu vas me conduire jusqu'à Kotor? ai-je demandé à Lana lorsque je l'ai croisée dans le couloir juste avant notre arrivée à Bar.

Elle était pâle, visiblement fonctionnelle.

— Haha, n'est-ce pas le monsieur dont la religion va à l'encontre des déplacements en voiture?

— Je t'invite à prendre le petit déjeuner quand on arrive, après je te remets à ta mère.

— D'accord. (Elle a souri, plus pour cacher sa gêne.) Tu sais, hier soir...

— Ce n'était rien hier soir, ai-je dit.

Les contrôles de la douane et des passeports étaient terminés depuis longtemps et sans incident, mais cela ne voulait pas toujours dire grand-chose. Lorsque nous sommes entrés en gare, je me suis imprégné des montagnes alentour, de la façade flamboyante du bâtiment de la gare, de l'odeur de la mer qui devait se trouver quelque part à proximité.

Je regardais Lana sortir prudemment l'Alfa verte du wagon sur la voie, et lorsqu'elle a touché le sol, je lui ai montré la valise à côté de mes pieds. Elle m'a ouvert le coffre. J'y ai plongé la tête comme les deux types la veille : j'avais peu de temps, j'ai tâché d'être rapide. Je ne savais pas ce que je cherchais au juste, mais je l'ai reconnu dès que je l'ai vu.

Un petit paquet souple de la taille d'un livre de poche, emballé fermement dans un sac en plastique et recouvert

d'un ruban adhésif, n'était pas très bien dissimulé dans la roue de secours, mais c'était probablement intentionnel. De mon corps, j'ai bloqué la vue de ma main, le temps de le transférer dans la poche intérieure de mon manteau. Lorsque j'ai claqué le capot du coffre, j'ai vu le grand et le plus grand sortir leur voiture du train.

Une Alfa Romeo. La leur était gris métallisé.

— Tiens, tiens, a dit Lana, pensive.

— C'est peut-être une coïncidence, ai-je dit. Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Je dois te demander un autre service. Va parler avec tes potes d'hier soir, mais fais en sorte qu'au moins l'un d'eux sorte de la voiture.

Elle m'a dévisagé par-dessus ses lunettes de soleil, les a remontées sur le nez et a sautillé jusqu'à leur voiture. Elle s'est accoudée au-dessus de la portière du conducteur et celui-ci a baissé sa vitre. Elle lui a dit quelque chose. Il a répondu. Elle lui a parlé à nouveau, les deux hommes se sont regardés, et le grand est sorti. Il a ouvert le coffre, en a sorti une paire de gants épais en cuir et l'a suivie jusqu'à sa voiture. Elle a soulevé le capot. Le coffre de leur voiture est resté sans surveillance.

Je n'avais pas de plan. Si rien qui pouvait arranger mes affaires ne s'était produit, j'aurais jeté le paquet non déballé à la poubelle. Mais le coffre de leur voiture était resté ouvert.

J'ai marché jusqu'à l'Alfa grise en l'approchant de derrière, de manière à ce que le plus petit dans la voiture ne puisse pas me voir à cause du capot du coffre relevé. J'ai fixé le ciel sans nuage, ai sorti le petit ballot et l'ai glissé dans l'espace entre les deux valises. Je suis retourné à la voiture de Lana pile au moment où le grand claquait le capot.

— Je ne vois rien, a-t-il dit en enlevant les gants l'un après l'autre. (Il a levé le menton vers moi.) Pourquoi lui, il n'y a pas jeté un œil ?

— Je pensais qu'un amateur d'Alfa serait plus à même de s'y connaître.

Elle lui a montré ses dents. C'étaient de belles dents.

En fuyant mon regard, il a bredouillé :

— Bon voyage.

Il est retourné sur ses pas, a remis les gants dans le coffre et l'a immédiatement refermé. Il est monté dans la voiture, mais ils n'ont pas démarré. Ils nous attendaient.

Lorsque Lana et moi avons quitté la gare, je lui ai dit :

— Sois prête. Si ça doit arriver, c'est maintenant.

— Qu'est-ce qui va arriver ?

Sa voix a tremblé à la dernière syllabe.

Une patrouille de police nous a arrêtés au premier virage. Ils nous ont demandé de sortir et d'ouvrir le coffre. Debout, on les regardait fouiller le coffre comme s'ils savaient exactement ce qu'ils cherchaient. Ils ont eu beau farfouiller, ils n'ont rien trouvé, et je savais que ça allait être le cas. La nervosité de Lana fondait tout doucement à côté de ma sérénité.

Le plus nerveux dans notre petite embuscade était un civil parmi les policiers, un petit bonhomme essoufflé dans une veste en velours côtelé. Je ne le connaissais pas, mais pouvais flairer un confrère. Lorsque les policiers ont jeté l'éponge et qu'ils nous ont autorisés à retourner à la voiture, j'ai aperçu un appareil photo professionnel sur la banquette arrière de leur véhicule.

Avant de reprendre la route, j'ai vu l'Alfa grise foncer dans le virage. J'ai baissé la vitre, attirant l'attention de l'un des policiers.

— Votre tuyau vous a peut-être communiqué la bonne marque, mais la mauvaise couleur, ai-je dit.

Il est devenu rouge. Il a dévisagé un collègue, puis la voiture qui approchait à toute allure. Il lui a fait signe de s'arrêter. À travers le pare-brise j'ai vu l'expression du visage du grand et du plus grand pendant qu'ils freinaient.

Ce n'était pas de la confusion, je ne sais pas comment je décrirais ça exactement. C'était génial.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? m'a demandé Lana dans la voiture. Ils cherchaient quoi ?

— Tu as droit à trois réponses, ai-je dit. Mais je pense que tu l'auras du premier coup.

— Ils le trouveront chez eux ?

J'ai hoché la tête.

— Comment est-ce que ça s'est retrouvé avec moi ?

— Ils étaient de mèche avec le cheminot. Ils ont mis le paquet dans ton coffre hier soir, pendant que tous les gens honnêtes dormaient. Ils avaient ouvert le coffre plus tôt avec les clés qu'ils t'avaient empruntées puis rendues dans le bar pendant qu'ils nous distrayaient avec des menaces et des histoires de rédemption. Je pense qu'ils avaient sympathisé avec toi juste pour ça. Et il ne leur aurait pas suffi que tu te fasses prendre par la douane. Il fallait qu'il y ait tout ce cirque.

Elle a esquissé un sourire au coin des lèvres, comme si elle ne s'autorisait pas à rire.

— Je te remercie, a-t-elle dit tout bas.

— Je sais reconnaître les emmerdes, c'est tout, ai-je dit. J'ai un don pour ça.

Elle a fixé la route sinueuse devant elle qui nous attendait, et j'ai vu dans ses yeux à quoi elle pensait. Les policiers commençaient à peine à farfouiller dans le coffre de l'Alfa grise.

— Mais, pourquoi moi ? a-t-elle dit.

— Ah, oui. L'éternelle question.

— Et la réponse ?

— J'ai peur qu'il n'y en ait pas.

Elle a secoué la tête, puis a démarré le moteur.

— Allons prendre ce petit déjeuner.